

Clément-Marie Biazin

Clément-Marie Biazin signait volontiers ses peintures de son nom, accompagné d'un qualificatif, d'une profession. Il signait ainsi «artiste peintre» bien sûr, mais aussi «voyageur», «historien», «conteur», parfois «voyeur centrafricain», quand il n'ajoutait pas... «brute épaisse». C'est à cet artiste, étonnant et injustement méconnu, que le Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie de Paris a rendu hommage en organisant, durant l'été 94, une exposition de son œuvre.

peintre,
conteur,
voyageur,
historien
et poète

«L'histoire du caoutchouc»



Clément-Marie Biazin, centrafricain d'origine Yakoma, est né en 1924, d'un

père maçon et d'une mère cultivatrice. Il fréquente peu l'école — si ce n'est quelque temps celle des missionnaires de Notre-Dame de Bangui — et il préfère bien vite s'instruire par lui-même. Il décide alors de voyager et devient une sorte d'autodidacte vagabond qui, pendant près de vingt ans, de 1946 à 1966, visitera toute l'Afrique Centrale où il exercera les métiers les plus divers. Il sera successivement boy, récolteur, contremaître, manœuvre, photographe et séjournera en Ouganda, au Burundi, au Rwanda, au Cameroun, en Guinée espagnole, au Gabon, au Congo, au Zaïre.

Mais tout ce qui précède peut bien être contesté car Clément-Marie Biazin est un personnage fantasque et volontiers imaginatif, et Jean Laude, son biographe, avoue lui-même ne pas être très sûr de toutes les informations qu'il rapporte dans le volume qu'il a consacré au peintre et qu'il a intitulé «Clément-Marie Biazin, esquisses pour une encyclopédie biazine». Outre des reproductions des principales œuvres du peintre, ce livre réunit une somme d'informations sur l'artiste centrafricain et son œuvre, et offre quelques clefs pour mieux apprécier son

travail. À ces informations s'ajoutent une lettre adressée par l'écrivain Michel Leiris à Biazin et deux entretiens accordés par l'artiste à Robert Sève et Jean Laude.

Durant son périple sur le continent, Biazin note les noms de lieux, de personnes, d'animaux et accumule ainsi une somme de connaissances éparses qu'il voudra plus tard retransmettre. Biazin a parcouru le continent africain et a réuni un savoir glané, ça et là, au gré de ses rencontres. Ayant quitté l'école, c'est de sa propre décision qu'il apprendra et observera ses contemporains, il saura en retirer une culture personnelle originale qu'il aura à cœur de partager avec ses contemporains.

De retour dans son pays natal, en 1966, il souhaite informer et rendre compte de ses pérégrinations et de ses observations. Il choisit alors la peinture ou, plus exactement, un mode d'expression qui conciliera la peinture et la littérature, tant ses œuvres se jouent avec bonheur, du dessin et des textes, des couleurs et des mots. Sur ce point, il confie à son ami Robert Sève : *«je n'ai pas été à l'école de dessin, mais je l'ai appris par moi-même, en faisant de petits croquis par le crayon, et c'est ce qui m'a conduit à connaître dessiner aujourd'hui. Dieu a donné à chacun ce qu'il peut faire dans sa vie. S'il t'arrive que tu deviennes dessinateur, attends l'âge, tout vient avec l'âge».*

Ses tableaux sont avant tout des chroniques qui disent le quotidien, offrent quelques leçons, dénoncent les dérives de la colonisation ou les fautes de ses compatriotes. Biazin mêle volontiers le texte au dessin et à la peinture et constitue ainsi une œuvre originale et singulière. Ses tableaux tiennent à la fois de la peinture, de la bande dessinée, de la chronique journalistique, du récit historique, de l'affiche et Biazin peut alors revendiquer pour lui-même, le double titre de *«premier défricheur des arts modernes africains»* et de *«peintre national centrafricain»*.

Dans son œuvre, Biazin s'est également beaucoup intéressé à une sorte de défense et illustration de la culture centrafricaine et tout particulièrement de la culture yakoma, son ethnité



«La RCA présente sa mode de vie»

«Premier défricheur des arts modernes africains»

d'origine. Venu de l'Afrique orientale, les Yakomas sont installés au bord du fleuve Oubangui. Biazin s'est appliqué à exprimer la singularité des traditions de ses ancêtres et à les confronter à d'autres coutumes et croyances, venues d'Europe ou d'autres régions du continent africain. Son approche, si elle ne se prive pas de critiques, est avant tout bienveillante et porte la trace d'un regard humaniste et tolérant, comme en témoigne cette phrase rapportée par Jean Laude : *«Cela se fait ici ; cela se fait ainsi. Frères africains, nous sommes divers. Apprécions-nous en notre diversité».*

Après avoir quitté, en 1977, son pays, devenu «empire», Clément-Marie Biazin, atteint par la lèpre, mourra, en 1981, réfugié clandestinement en France. Sa première exposition a été organisée en 1967 par Robert Sève. Il a été encouragé par la suite par deux grands défenseurs et découvreurs des arts africains, Jean Laude et Michel Leiris.

L'étonnante destinée de Biazin et la fin de sa vie, tragique par sa maladie et sa clandestinité, confortent l'image du personnage et l'inscrivent dans une filiation directe des artistes maudits. Étonnant parcours d'un homme qui n'a dû sa renommée qu'à son seul talent et à la complicité bienveillante de quelques regards attentifs, et tout particulièrement celui de Robert Sève, sans lequel l'œuvre de Biazin n'aurait, sans nul doute, pas connu la reconnaissance qui est la sienne aujourd'hui. Une œuvre cocasse, singulière, authentique et d'une grande modernité. L'œuvre d'un journaliste-poète, d'un peintre-chroniqueur, d'un moraliste-conteur... à moins qu'il ne soit aussi peintre-poète, journaliste-conteur ou chroniqueur-moraliste !

Pour mieux connaître l'œuvre de Biazin : Jean Laude : **Clément-Marie Biazin, esquisses pour une encyclopédie biazine**. Éditions Tiers monde / arts majeurs.

Exposition.

Le père de la B.D. africaine.

Clément-Marie Biazin entre enfin dans les musées français.

MICHÈLE AMZALLAG

En novembre 1967, le Centre culturel français de Bangui organise la première exposition d'un quadragénaire inclassable, tout à la fois peintre, conteur, dessinateur et historien, qui s'est assigné pour tâche de « fixer dans des tableaux » ce qu'il a vu, constaté et appris de sa terre natale, l'Afrique centrale, qu'il a parcourue à pied pendant vingt ans. Cette œuvre ne passe pas inaperçue. Robert Sève, jeune coopérant français à l'époque, s'empresse de la faire connaître, dès son retour en France, à Michel Leiris et à Jean Laude, le grand amateur d'art africain. Mais, malgré deux expositions prestigieuses réalisées grâce à eux dans les musées d'Amsterdam et de Düsseldorf, Clément-Marie Biazin, qui a exercé pour survivre à peu près tous les métiers imaginables – il a été « boy », récolteur, manœuvre, photographe –, est inconnu quand il meurt de la

La République Centrafricaine présente son mode de vie.



lèpre, en 1981, alors âgé de 57 ans. C'est donc bien d'une découverte qu'il faut parler avec la première rétrospective française de ses œuvres, présentée à Paris par le Musée des arts d'Afrique et d'Océanie.

Là, on peut admirer une série de toiles aux tons lumineux : des jaunes éclatants, des bleus intenses, des verts profonds, encore mis en valeur par un accrochage disposé sur de grands panneaux de bois peints dans des couleurs qui exaltent celles de l'artiste. Non moins frappants sont la diversité et l'équilibre des compositions, qui présentent souvent des scènes multiples, cloisonnées sur ce mode dont Leiris écrivait qu'il « évoque, par le compartimentage, (...) les vieux Codex et les modernes bandes dessinées ».

Biazin retrace ainsi, non seulement son propre itinéraire et ses impressions de voyages, mais aussi les scènes de la vie quotidienne du peuple centrafricain. Lui-même aimait à se présenter comme un « peintre national », chargé de faire revivre aux citoyens de la République la culture de leurs ancêtres pour « enseigner aux jeunes générations ce que leurs parents ont vécu ». Ses tableaux nous livrent aujourd'hui un témoignage irremplaçable sur des pratiques de l'ère coloniale trop souvent passées sous silence par les historiens français, comme le travail forcé pour la récolte du caoutchouc, le portage des colons sur les pistes ou le recouvrement brutal de l'impôt indigène. Particulièrement saisissante est la toile intitulée « Résumé d'histoire coloniale », qui s'ordonne autour de la présence écrasante d'un colon qu'on croirait sorti tout droit de la pièce de Jean Genet, « Les Paravents ». D'autres scènes évoquent une mémoire moins sombre, tel ce « Tongou, ancêtre fondateur de l'agriculture », qui règne parmi les figures marquantes d'une époque idyllique, ou le très paisible « Ruanda, pays montagneux », qui fut peint en... 1967 !

Biazin, chroniqueur du passé et du présent, ne cesse de manifester une vocation pédagogique qui lui donne une place particulière, à l'écart de « l'art naïf » sous l'intitulé duquel on a trop souvent tendance à ranger tout ce qui échappe aux règles de la peinture traditionnelle. Et l'on doit bien convenir que l'imagerie chatoyante de celui qui avait été renvoyé de chez les missionnaires pour indiscipline nous en apprend plus sur l'Afrique que bien des ethnologues ou des peintres célébrés par l'Académie ! ●

Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris. Jusqu'au 19 septembre 1994.